Clio. Femmes, Genre, Histoire

40 | 2014

Objets et fabrication du genre

À propos du bazar du genre...

Leora Auslander et Michelle Zancarini-Fournel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12168>

DOI : 10.4000/clio.12168

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2014

Pagination : 219-223

ISBN : 978-2-7011-9045-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Leora Auslander et Michelle Zancarini-Fournel, « À propos du bazar du genre... », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 40 | 2014, mis en ligne le 26 novembre 2017, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12168> ; DOI : 10.4000/clio.12168

Tous droits réservés

Témoignage

À propos du bazar du genre...

L'entretien avec Denis CHEVALLIER, conservateur général du MuCEM (Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille) a été réalisé le 8 décembre 2013 par Leora AUSLANDER et Michelle ZANCARINI-FOURNEL, après une visite commentée par ce dernier de l'exposition temporaire « Le bazar du genre ».

Close le 6 janvier 2014, cette exposition a donné lieu à deux publications : un livre collectif codirigé par Denis Chevallier, Michel Bozon, Michelle Perrot, Florence Rochefort et un petit catalogue à destination des visiteurs¹, illustrés tous les deux par une femme « torera » en costume de toréador chaussée de talons aiguilles de couleur rouge et tenant avec le bras gauche une cocotte-minute et de la main droite une épée : il s'agit d'un autoportrait de Pilar Albarracín qui veut souligner ironiquement à la fois les victoires obtenues dans des professions et des territoires masculins (la tauromachie), mais aussi les pesanteurs du quotidien (l'autocuiseur).

Dans l'introduction intitulée « Le genre exposé au musée des Civilisations », Denis Chevallier explique le choix de produire, pour l'ouverture du « grand musée de société qu'est le MuCEM », une exposition qui « a l'ambition d'introduire aux débats contemporains sur la question du genre à l'échelle de la Méditerranée »². Selon lui, la muséographie du genre – qui concernait essentiellement les sociétés

¹ Denis Chevallier, Michel Bozon, Michelle Perrot & Florence Rochefort (dir.), *Au Bazar du genre. Féminin/masculin en Méditerranée*, Marseille, MuCEM, 2013. Et avec le même titre et la même couverture, un mini-catalogue de 48 pages.

² *Ibid.* : 18-29.

rurales – était cantonnée aux relations amoureuses, de couple, aux rituels de mariage avec « une chronologie simplifiée qui va de ‘faire sa cour’ à ‘fonder une famille’ » et un évitement des questions de sexualités et de filiations. Le genre a été évoqué à la fin des années 1960 à partir des musées d’art contemporain par la présentation des œuvres – entre autres – de Niki de Saint Phalle et de Louise Bourgeois. Initiative audacieuse, des musées militants sont créés en Europe dans les années 1970, musées des femmes ou musées de l’homosexualité (celui de Berlin a ouvert en 1985). Classiquement le parcours du genre dans l’histoire commence par les représentations du masculin et du féminin dans les périodes les plus anciennes (peintures rupestres et Vénus du néolithique), puis pour ce qui concerne la Méditerranée par les trois monothéismes, les codes – depuis le code d’Hammurabi (1750 av. J.C.), jusqu’aux codes civils et codes de la famille contemporains.

Quels sont donc « les objets pour le dire » ?

Aux diverses thématiques pourraient correspondre de très nombreux objets qu’il s’agisse de costumes ou d’accessoires, d’objets liés à la sexualité, à la procréation ou aux soins du corps, ou des représentations de tous ordres de la photographie à la télévision, enfin des objets liés aux rituels, etc. Pour l’exposition, l’accent a été mis sur les transformations contemporaines à l’échelle de la Méditerranée avec un accent particulier sur les questions du corps et des sexualités en passant par l’égalité des droits et des minorités dans les sphères publique et privée. Dans le contexte méditerranéen les questions des violences faites aux femmes, des crispations identitaires et des valeurs « traditionnelles » telle la sacralisation de la virginité féminine, sont importantes, mais pour ne pas figer des représentations, l’accent a été mis sur les acteurs et les vecteurs du changement, sur les dynamiques et les circulations des expériences. Il a été fait appel à des médias peu présents dans les musées : télévision, pages de sites sur internet, vidéos, œuvres, installations ou performances des artistes contemporains. Centrée sur le corps et les sexualités, l’exposition laisse peu de place au politique et le féminisme, avec une place limitée, est peu mis en valeur. Ce bazar du genre « recèle sous un désordre apparent un certain ordre des sexes »

que l'exposition et les livres qui l'accompagnent s'efforcent de démontrer. Nos questions à Denis Chevallier souhaitaient apporter des précisions sur un certain nombre de points.

Quelle est l'origine de l'exposition ?

Denis Chevallier : Il s'agissait de faire un zoom sur les espaces méditerranéens par le biais de deux expositions, l'une de photographies sur l'immigration à partir des notions d'enracinement et de déracinement et d'inégalité des relations Nord/Sud, l'autre sur la place des femmes dans les sociétés méditerranéennes autour des questions de genre et de sexualités au moment où l'on discute du mariage pour tous. Questionner ce qui se passe aujourd'hui est le travail du commissariat d'exposition.

Quel est le lien entre le musée des Arts et traditions populaires et le MuCEM ?

D.C. : Une importante campagne de collecte d'objets et d'affiches avait été réalisée par Françoise Loux et une équipe des ATP sur l'épidémie de SIDA (18 000 pièces). En 2003 la décision a été prise d'installer les collections des ATP à Marseille. Un bâtiment a été construit spécifiquement, derrière la gare Saint-Charles, pour accueillir les réserves. Pour cette exposition, je me suis adressé également à d'autres musées, à la Bibliothèque Marguerite Durand (Paris, XIII^e), au Planning familial et j'ai également acheté des objets sur internet (un hymen artificiel par exemple).

L'exposition a-t-elle suscité une controverse lors de l'ouverture ?

D.C. : Il faut préciser dans un premier temps qu'il s'agit d'une petite exposition (600 m² sur 3 500 m² d'exposition). Elle a été accompagnée d'une série de conférences, de visites guidées et de débats. Au cours de la visite on peut se servir d'un mini-catalogue avec des cartels développés, d'audio-guides. La moitié des visiteurs sont des Marseillais et des Marseillaises, 20% viennent de l'étranger et les autres du reste de la région et de la France. Il est sûr qu'une exposition qui a un langage spécifique et qui fait appel aux sensibilités et au spectaculaire provoque un petit choc, au sens de Benjamin, celui qui fait entrer l'histoire dans la mémoire. Certains objets ont plus

suscité la curiosité, comme « le pisse-debout » ainsi que le petit film qui l'accompagne.

Y a-t-il eu des débats au sein de l'équipe ?

D.C. : Nous avons un conseil scientifique avec lequel nous avons beaucoup discuté. À la réflexion, nous n'avons pas assez insisté sur les transgenres qui sont un cas d'école dans les *Gender Studies* à part la question du fantasme de l'homme enceint : nous sommes partis d'une gravure sur la couvade, l'homme récupère le bébé pour signifier c'est le mien. Nous avons peu abordé la question de la famille et de la filiation. Nous avons voulu ne pas avoir un regard des *Gender Studies* du nord de l'Europe qui aurait été trop déséquilibré, mais plutôt un regard du Sud plus pragmatique donc focalisé sur les violences faites aux femmes, la contraception, le voile, etc.

Il y a peu de choses sur le genre du travail ?

D.C. : Nous avons fait des démarches sans succès pour trouver des costumes de pilote de chasse. Nous avons décidé de faire des statistiques pour montrer le nombre de femmes pompiers, de femmes qui ont le grade de général...

Quels objets parlent ou ne parlent pas ?

D.C. : La réponse est équivoque : les œuvres sur le voile (performances filmées) parlent, le pisse-debout parle ; la partie sur le féminisme est moins bien traitée. N'y avait-il pas assez d'objets ?

Au musée des ATP, les objets incarnaient l'esprit et les conservateurs étaient les esclaves des objets. Je veux inverser la proposition : les objets sont les esclaves des conservateurs. Il y a 350 objets dans cette exposition : 1/3 viennent des collections, 1/3 sont des prêts, 1/3 ont été fabriqués ou commandés par nous. Le langage muséographique et la scénographie doivent être en rapport avec les objets. Ces derniers sont mis sur un plan d'égalité, que ce soit une représentation de l'homosexualité du IV^e siècle avant J.C. prêtée par le musée du Louvre ou un tee-shirt en coton « 100% single » acheté sur internet. Affiches et objets sont détournés de leur destination et de leurs messages et sont utilisés à d'autres fins, lutter contre les discriminations.

La scénographie a un aspect brut que nous imaginons voulu ?

D.C. : Oui. Autour d'alvéoles situées sur les branches d'un grand X en bois brut, cinq divisions exposent les problématiques :

- 1 – Mon ventre m'appartient ;
- 2 – Les chemins de l'égalité ;
- 3 – LGBT, Vivre sa différence ;
- 4 – Mon prince viendra ;
- 5 – Chacun son genre.

C'est dans cette dernière partie que l'on trouve les deux grandes découvertes de l'exposition « les vierges (ou filles) jurées » d'Albanie, célibataires qui, reconnues comme des hommes, en adoptaient l'apparence et le costume. Elles avaient des rôles d'homme à condition qu'elles restent vierges à vie.

Quant à l'homme enceint c'est l'histoire d'une personne de sexe féminin à la naissance qui est devenu officiellement homme par réduction mammaire et injection de testostérone. Ce transgenre, ayant conservé ses organes sexuels féminins a pu donner naissance à trois enfants.

Quelles ont été les réactions du public ?

D.C. : Le succès de l'exposition ne s'est jamais démenti (400 000 visiteurs en sept mois). Les hasards de la politique font qu'elle a été inaugurée au beau milieu des débats et des manifestations autour du « mariage pour tous », qui a contribué, on le sait, à une polarisation durable des positions autour du genre. Le Livre d'Or de l'exposition, qui a enregistré à chaud les réactions du public, témoigne bien de cette conjoncture. Les réactions ont été en effet très contrastées, avec des polémiques et des invectives entre spectateurs. Ce Livre d'Or est actuellement en cours d'analyse par une équipe de l'université d'Aix-Marseille, qui a également observé le public, femmes et hommes, en situation. Beaucoup de personnes considèrent que l'exposition est un événement, qui permet de remettre en cause des idées dominantes sur les femmes et les hommes. Mais des « opposants au genre » l'ont visitée également et critiquent dans le Livre d'Or l'utilisation des fonds publics pour prétendument mettre en cause la famille et faire l'éloge de l'homosexualité. L'exposition a donc vraiment fait débat.